

Corinne Blanchaud

« *Les yeux ouverts qui n'ont jamais
fini de regarder* »

La poésie est-elle réactionnaire ? La question paraît de prime abord à la fois provocatrice et incongrue. La copule établit en effet une relation d'identité entre deux termes qui, dans leur acception commune, connotent deux domaines de référence différents : la littérature et le politique. Il semble tout d'abord nécessaire, face à l'incongruité de la question, de circonvenir autant que possible le mot *réactionnaire*, qui ressemble fort à celui de *liberté* « épinglé » par Paul Valéry comme :

un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens ; qui chantent plus qu'ils ne parlent ; qui demandent plus qu'ils ne répondent ; (...) mots très bons pour la controverse, la dialectique, l'éloquence ; aussi propres aux analyses illusoire et aux subtilités infinies qu'aux fins de phrases qui déchaînent le tonnerre¹.

De tels propos peuvent bien être appliqués avec la même ironie à un terme qui fut et est encore utilisé dans les discours œuvrant à mobiliser les foules et à discréditer un adversaire. Là où règne le « tonnerre », personne ne prend le temps de s'arrêter sur les mots. Aussi, attribué à la poésie, lieu par excellence où la langue s'interroge – et souvent se mire –, l'imprécision de l'adjectif confère à la question posée un aspect provocateur. Le *Trésor de la langue française* (en ligne) en donne deux définitions : qui est opposé au changement ou cherche à restaurer le passé². Mais de quel changement et de quel passé s'agit-il ? Il est bien difficile de répondre précisément à de telles questions ! Or, si un amoureux du passé justement ouvre un vieux volume du dictionnaire étymologique d'Oscar Bloch, il constate que le mot ne fait l'objet d'aucune entrée³. Il faut se reporter au mot *action* (au sens général et non juridique) pour le découvrir dans les dérivés. Le terme *réaction* attesté au XVI^e siècle, selon Bloch, en un sens technique, se serait revêtu, quelques années après la Révolution française, d'une signification politique ; et c'est en 1796 que serait apparu son dérivé *réactionnaire*, supplantant le terme *réacteur* usité jusque là. Il semble donc difficile de détourner d'un domaine ayant présidé à sa genèse et déterminé une postérité de taille un terme aussi connoté. Comment, dès lors, l'attacher de celui de « poésie » qui, malgré son caractère intrinsèquement protéiforme – et plus encore depuis la modernité – réfère avec obstination – fût-elle parfois étonnante – au domaine de la littérature ? Ne faudrait-il donc rapporter le terme *poésie* qu'au politique, l'on croit pouvoir balayer facilement la question d'un revers de main, convoquant autant la poésie engagée – les grands poèmes de guerre et de résistance – que les avant-gardes poétiques qui ne l'étaient pas moins, tels futurisme et surréalisme pour ne citer qu'eux.

Cependant, considérant les différents modes d'expression de ce que l'on convient d'appeler *l'engagement*, l'on s'aperçoit que ce qui est perçu comme progressiste, voire révolutionnaire, en un lieu, risque fort de se trouver relégué au rang de *réactionnaire* ailleurs. Comment les Européens pour lesquels, depuis plus de soixante-dix ans, l'idée

de nation est sulfureuse, ont-ils reçu et reçoivent-ils encore aujourd'hui les propos tenus par Gaston Miron dans sa longue et célèbre plaidoirie en faveur de la littérature québécoise ?

Actuellement, nous avons besoin de plus que d'une langue maternelle pour nous épanouir, nous avons besoin d'une langue qui soit aussi natale. C'est par récupération que nous posséderons notre instrument de culture et que celle-ci pourra informer la réalité. Ce n'est pas le nationalisme qui importe, c'est la conscience nationale ; celle-ci ne peut être vivifiée qu'aux sources d'une culture nationale⁴.

L'on peut se demander à juste titre si la distinction opérée ici entre « *nationalisme* » et « *conscience nationale* », ainsi que le lien étroit établi entre la culture et l'idée de nation peuvent suffire à détourner de l'auteur et de l'œuvre l'attribut de *réactionnaire*. On arguera du contexte québécois pour ne pas voir chez ce militant contre l'impérialisme anglo-saxon la revendication d'une idée que l'on abhorre de ce côté-ci de l'Atlantique, et, même si l'on n'est en rien opposé au changement appelé « progrès », si l'on est convaincu, notamment, du bien-fondé de l'abandon de l'apprentissage de la grammaire à l'école, l'on admettra tacitement qu'il est heureux que la Constitution ait inscrit en son article deux la légitimité de la langue nationale en lisant chez le même Gaston Miron des propos où perce l'immense lassitude du poète : « *La langue, ici, n'a jamais été « un donné », c'est-à-dire une institution à partir de laquelle on commence, mais elle est une institution à laquelle il faut arriver. C'est tuant !⁵* ». Ces contradictions et contre-sens manifestes de la part du lecteur (français et européen) dus à une appréhension purement « politique » de préoccupations éminemment poétiques montrent bien qu'il est vain de vouloir soumettre la littérature, et en particulier la poésie, au politique, comme, corrélativement, à l'histoire.

En raison même d'une histoire qui leur est en partie aliénée et de l'héritage culturel de leur langue, les poètes québécois contemporains⁶ ont interrogé la relation entre engagement social et poésie. Gatien Lapointe l'établit en s'attachant à une certaine idée de l'homme :

Définir le monde (...) c'est prendre demeure et destin quelque part. Seul, l'homme n'est rien. Ce n'est que dans et par le milieu où il vit qu'il peut grandir et s'affirmer. (...) L'homme a le visage de la terre qu'il habite. (...) L'événement, que ce soit la révolution ou l'arrivée de l'hiver, la marche d'un individu dans l'espace ou sur la terre, la mort d'un enfant ou celle d'un arbre, c'est toujours l'homme. Et un homme c'est les autres et les pays qu'ils sont.
En ce sens, toute poésie est engagée, toute poésie est sociale⁷.

Ainsi tout événement est humain et c'est de cela dont la poésie rend compte, œuvrant à « *définir le monde* », c'est-à-dire installer l'homme en un pays et un destin. Or tout homme y participe : « *Chaque visage est une étape de l'homme⁸* », écrit-il dans le poème « *Seuil de l'Homme* » du recueil *J'appartiens à la terre*, au titre révélateur. En effet, il situe l'homme à l'aune du pays davantage qu'à celle de l'histoire, comme l'atteste aussi sa fameuse *Ode au Saint-Laurent*, l'une des « *œuvres fondatrices de la poésie nationale et nationaliste⁹* » au Québec :

L'homme de mon pays sort à peine de terre
Et sa première lettre est un feuillage obscur
Et son visage un songe informe et maladroit
Cet homme fait ses premiers pas sur terre

Il s'initie au geste originel
 Et ses poignets saignent sur la pierre sauvage
 Et les mots écorchent sa bouche
 Et l'outil se brise dans ses mains malhabiles¹⁰

Voici, certes, l'une des formes d'expression de la remise en question fondamentale opérée par les intellectuels pendant la Révolution tranquille, et une telle lecture pourrait justifier de classer ces vers dans la catégorie « progressiste » ou même « révolutionnaire », ou bien, à l'inverse, selon le point de vue et le discours nécessités par les conjonctures socio-historiques, les considérer comme « réactionnaires ». Cependant, cette rêverie d'une origine – rêverie récurrente, du reste, dans la littérature québécoise du XX^e siècle – est aussi – et l'on serait tenté de dire : est *avant tout* – rêverie d'un « retour amont » dans la langue. Le retour aux premiers balbutiements de la langue sur la page blanche constitue la principale préoccupation du poète puisqu'il s'agit pour lui de la possibilité ou de l'impossibilité de disposer d'un outil et, ce faisant, d'une existence (d'une « demeure » et d'un « destin », pour reprendre les termes utilisés par Gatien Lapointe). Ce mouvement où le poète éprouve son outil, Gaston Miron l'exprime, lui, comme l'extrême aval :

Aller jusqu'au bout de soi-même, c'est aller jusqu'au bout de sa langue. Avant de mourir, j'aimerais pouvoir me dire : j'ai été le plus loin possible dans ma langue de la langue, même si je suis le seul à le savoir. Je n'ai pas voulu changer la poésie, j'ai voulu changer ce qui me lie à la poésie. Mais je crois qu'en changeant ce qui nous lie à la poésie, nous changeons aussi la poésie¹¹.

L'idée de poésie même, l'idée aussi de littérature comme référents symboliques ne tiennent pas dans l'épreuve de la langue au monde. L'expérience poétique qui la fonde est d'ordre existentiel, comme l'énonce également Armel Guerne dans son poème intitulé « Le poids vivant de la parole » :

On peut écrire, et l'on écrit ;
 On peut se taire, et l'on se tait.
 Mais pour savoir que le silence
 Est la grande et unique clef,
 Il faut percer tous les symboles,
 Dévorer les images,
 Écouter pour ne pas entendre,
 Subir jusqu'à la mort
 Comme un écrasement
 Le poids vivant de la parole¹².

Le silence de la langue, recherché jusqu'en son amont ou au plus loin en aval, fait de l'expérience poétique une question existentielle. Dépassant le politique noyé dans le discours bavard, l'histoire et la narration qui, au plan social, semblent devoir se substituer à toute autre forme d'élucidation du monde, l'expérience poétique conjoint dans l'instant la parole et le sensible, au sens où l'entend Yves Bonnefoy, non pas la perception du monde par les sens mais la « présence », « l'univers au degré de la présence¹³ ». Et, de cette présence, le poète se fait le porte-voix dans un éternel présent. Ainsi, André Frénaud, chantant son pays, la Bourgogne, la France, trouve en poésie un espace où « *Le temps, le lieu en bon accord ici / où le passé ne passe point¹⁴* ». », où le passé est inscrit dans un éternel présent qui, en retour, donne un lieu à la parole :

L'avenir n'est plus en souffrance.
 Le présent nous plaît indéfiniment.
 Nous transhumons de l'un à l'autre
 comme des montagnes
 nos paroles nées solitaires¹⁵.

Telle est la poésie, incessante mise à l'épreuve de la langue, parole et silence, au monde et telle, par conséquent, la préoccupation du poète, clairement énoncée depuis la modernité.

Ce serait par conséquent la réduire que d'y voir un caractère *réactionnaire*, même si l'on confère au préfixe non pas l'idée d'une résistance au changement mais d'un retour de l'objet désigné sur lui-même. En réalité, il ne s'agit pas d'un retour de la langue sur elle-même – quoique, comme nous l'avons dit précédemment, le langage poétique, fasciné par l'idée de littérature, parfois se mire en lui-même¹⁶ –, mais d'une langue qui, confrontée au monde dans sa pleine présence, le sensible, doit dire toute altérité au plus près de sa vérité. « *En art comme dans la vie apprenons la parole de l'autre, et la terre adviendra, figure intense parce que lieu partagé. Tel me paraît le dessein de la poésie*¹⁷. », dit Yves Bonnefoy. Il fait écho en cela aux propos de Gatién Lapointe pour lequel la poésie est la voix de tous et chacun en même temps ; « *advient* » alors la terre, réalité humaine « *partagée* ».

Intrinsèquement liée à l'homme, la poésie l'instaure tel face au monde et, dans le même temps, l'inscrit dans un éternel présent :

Entre la pénombre toujours équivoque du passé et la nuit trop éblouissante du futur, il nous restera encore et sans cesse à déchiffrer, pour apaiser le furieux appétit d'une curiosité insatiable, cette portion de durée que seule nous aurons chacun, quelques infirmes qu'aient été nos moyens d'investigation, à la fin réellement explorée : notre présent¹⁸.

Déchiffrer le présent, écrit Reverdy. Face tournée vers le monde, ouverte au mystère de sa présence, le poète éprouve à ce déchiffrement la résistance de son outil, la langue. Pas plus *réactive* que *réactionnaire*, la poésie résulte de l'instant où la parole risque sa perte dans l'ouverture à la béance du monde, à l'in-humain ; telle, pour conclure :

Et s'en aller

Pendant que les éclairs luisants rayaient l'orage les voix dans les maisons prenaient un autre son.

La bouche ouverte au vent, la porte que la main pousse et qui se détache, le tourbillon de flamme et l'eau qui tombe à verse – le refrain.

La vitre est éclairée comme un visage – qui se cache et revient. Dans les rideaux, le mouvement du temps et l'esprit qui se lasse quand la pendule saute les heures en écoutant.

Il y a des gens venus de partout et qui parlent – les têtes ramenant l'esprit qui se souvient – et le ciel, qui descend plus lourd sur l'arbre qui se dresse, ouvre une porte basse par où tombe le soir.

Les éclairs sont restés debout sur le fond sombre – les têtes remuées en rond près des rideaux et les visages éclairés contre la vitre – les yeux ouverts qui n'ont jamais fini de regarder¹⁹.

- ¹ Paul Valéry, « Fluctuations sur la liberté » dans *Regards sur le monde actuel* (1938).
- ² TLFi : Trésor de la langue Française informatisé (consulté le 14 octobre 2017) : <http://www.atilf.fr/tlfi>.
- ³ Dictionnaire étymologique de la langue française (1933).
- ⁴ Gaston Miron, « Un long chemin » (texte initialement intitulé « Pour une littérature québécoise » [1965]), dans *Un long chemin*, Proses 1953-1996 (p. 57).
- ⁵ Gaston Miron « Chus tanné » (1987), op. cit., p. 432..
- ⁶ L'on désigne ici par ce terme les poètes qui se sont trouvés impliqués dans la période de la Révolution tranquille.
- ⁷ Gatien Lapointe, « Le premier mot » (1967), dans *Ode au Saint-Laurent* (Écrits des forges/Autres temps, 2003, p. 101).
- ⁸ Id., op. cit., p. 19.
- ⁹ Comme le rappelle Bernard Pozier dans sa présentation à l'édition de 2003, notre édition de référence.
- ¹⁰ Id., op. cit., p. 81.
- ¹¹ Gaston Miron, « Parcours et non-parcours », op. cit., p. 168.
- ¹² Armel Guerne, *Le Poids vivant de la parole* (Fédérop, 2007, p. 64).
- ¹³ Yves Bonnefoy « Réponse au Journal de Genève » (1972), dans *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*, (Mercure de France, 1990, p. 58).
- ¹⁴ André Frénaud, *Où est mon pays (1954-1959)*, « Campagne » (Poésie/Gallimard, p. 132).
- ¹⁵ Id., *Source entière (1947-1949)*, « L'amour nous annule » : « L'avenir », op. cit., p. 58.
- ¹⁶ « Je voudrais retrouver ma voix de poésie brute, car, depuis le temps, la littérature m'a domestiqué, hélas. », écrit Gaston Miron dans « Parcours et non-parcours », op. cit., p. 167.
- ¹⁷ Yves Bonnefoy, *ibid.*, p. 59.
- ¹⁸ Pierre Reverdy, « Note éternelle du présent », *Écrits sur l'art et sur la poésie, 1930-1957*, dans *Œuvres complètes II* (Flammarion, « Mille&une pages », p. 1162).
- ¹⁹ Id., *Flaques de verre*, « Et s'en aller », op. cit., p. 488.

Corinne Blanchaud est Maître de conférences et membre du Centre de Recherche AGORA de l'Université de Cergy-Pontoise. Son domaine de recherche est la prose poétique des XX^e et XXI^e siècles. Elle a coordonné (en collaboration) : *Dictionnaire des écrivains francophones classiques - Afrique subsaharienne, Caraïbe, Maghreb, Machrek, Océan Indien* (Champion, 2010) et *Belgique, Canada, Québec, Luxembourg, Suisse romande* (Champion, 2013) ; ainsi que : *Classique ou francophone ? De la notion de classique appliquée aux œuvres francophones* (Encre/Belles lettres, 2015) ; *Pour la poésie. Poètes francophones XX^e et XXI^e siècles* (Presses Universitaires de Vincennes, 2015).